

## Prêter l'oreille à *La Troisième Main* de Michèle Finck

J'ai lu la partition *La Troisième Main*. Puis j'ai relu sa première page, « Cicatrisation », que voici :

L'œil blessé cicatrice lentement dans le noir  
Et brûle. Le soleil intérieur tourne  
En silence. Ne plus savoir vivre sans  
Écrire. Le son est guérison.  
Il neige bleu dans la mémoire.  
Plus de sang. Simplement un peu d'eau  
Claire sur le visage qui rayonne  
D'illuminations sonores.

Et les sons maintenant nous écoutent.

\*

Davantage qu'un *incipit* ou un préambule, un prélude. Ou l'inspiration du flûtiste ou du chanteur avant l'expiration sonore. Cette inspiration est déjà musicale. Archi-musicale.

*Plus de sang. Simplement un peu d'eau  
Claire sur le visage qui rayonne.*

Toute musique naît du silence. Il y eut une époque où les musiciens le savaient tous intimement, et le manifestaient dans leurs compositions. Flatterments, mélismes, soupirs, balbutiements, inégalités baroques, etc. Au-delà du son, il y a le silence, la souffrance humaine (et le savoir absolu qu'il constitue, à mon sens). Un dieu existe entre les notes, dans les silences des plus touchantes mélodies que les hommes aient composées. *Magnificat* des *Vêpres* de Monteverdi. On monte vers le dieu non pas dans l'ascension des aigus des *furiosi*, ni même dans la dilatation des graves du motet, mais dans les silences soupirés de la douleur humaine.

\*

J'ai lu ce prélude en regard de celui de la célèbre huitième *Élégie de Duino* de Rilke.

*Mit allen Augen sieht die Kreatur  
das Offene. Nur unsre Augen sind  
wie umgekehrt und ganz um sie gestellt  
als Fallen, rings um ihren freien Ausgang.*

Perversi par la croissance de son immaturité animale, l'accès au monde de l'homme ne se fait plus directement, en relation directe avec les choses, dans la présence même des choses, co-

présent à elles, avec elles ; mais par l'intermédiaire de l'entendement et de la représentation. Les choses se trouvent saisies dans la double nasse des yeux – « pièges » qui enserrant dans une implacable nécessité –, et ainsi réduites à l'état d'objets. Par le sens de la vue, l'esprit humain conduit sans vergogne sa conquête intégrale de l'être, il *arraisonne* les êtres, les saisit par le regard avant la préhension de la main. Le *logos* répond d'un modèle scopique. Cette saisie est déjà conceptuelle (*begreifen, Begriff*), puisqu'elle objective (objectalise ?) les choses. On ne cueille que des fleurs qui ont perdu leur infinie capacité d'ouverture (vers 15 de l'*Élégie*). L'homme perd l'Ouvert, et ce faisant, il « gagne le monde », l'idée du monde comme tel, de l'être, devant lui, lui aussi devenu objet.

La circonstance de votre opération de la cataracte, Michèle, a suspendu le *vecteur* principal de la maladie des images, le sens de la vue. Provisoirement débarrassée des symptômes sensibles de cette (dés)affection qui a déformé et renversé l'Ouvert, vous vous êtes retrouvée dans la situation inédite d'un aveuglement. Pour quelques jours s'est dressée une autre scène, s'est ouverte une lucarne inattendue, entre fenêtre et sonotone. En forme d'univers à l'instant de sa création, d'amande couchée (et l'on sait ce qui se tient dans l'amande). Peut-être une fenêtre miniature ouverte sur la coulisse musicale. En situation de caisse de résonance, redevenue un peu plus animale, l'âme réfugiée dans une pénombre nébuleuse reçoit plus justement les sons.

*L'œil blessé cicatrice lentement dans le noir  
Et brûle. [...]*

\*

*[...] Le soleil intérieur tourne  
En silence.*

La lumière qui existe encore, le temps de la cicatrisation, ressemble à un feu astral, cosmomorphe, « tãpiessien » ; balbutiements ou camaïeu de noirs, en deçà de la couleur, frottement de charbon de bois sur la voûte rupestre initiale.

Au-delà de la simple analogie, Platon affirmait que l'âme est ce qui ressemble le plus, en proportion miniature, au cosmos (c'est-à-dire aussi à la plus parfaite harmonie qui puisse exister).

*Il neige bleu dans la mémoire.*

Scène du digne théâtre de La Fenice juste avant sa nouvelle renaissance, dans le procès occulte de sa gestation finissante – lumières voilées, draps noirs aux reflets azur, canal lacrymal drainant ses murs extérieurs brûlés par l'incendie. J'ai vu cela de mes propres yeux la semaine dernière.

Ici, l'œil humain reste retourné vers l'intérieur, certes, mais l'organe malade, l'organe par lequel se ferme l'Ouvert, la vue, se retrouve voilé. Le voile devant (dans) les yeux entrouvre celui des apparences phénoménales, permet à l'âme de jeter un œil vers l'origine de l'harmonie. Pour l'âme, jeter un œil, c'est tendre la sensibilité de sa corde. Privé d'images, l'œil se retourne, retourne naturellement en lui-même comme vers son origine. Il n'est plus une malédiction pour l'homme, mais une bénédiction, une future *aria* bienveillante, aimante, *dolorosa*.

Oui, soudain un œil retourné dans l'obscurité étrangement y voit plus clair, devient « voyant ». L'oreille gagne en profondeur, l'écho s'y amplifie, l'attention se précise, les sons touchent plus directement la corde sensible au cœur de son être. Devant les martyrs de l'existence, la douceur gonfle de sa tiède haleine le diaphragme chantant.

L'aveugle ne voit pas les images des choses, il voit leur destinée, leurs perspectives. Homère, Tirésias, Schlick, Beethoven. Il entend mieux que quiconque ; entend aussi finement qu'il est myope ; s'accorde à la foison de son environnement sonore. Le voyant souffre d'aveuglement et d'hyperacousie. Les Anciens comparaient la divination à une *mania*, folie où l'on n'est plus (uniquement) soi-même, où le dieu est en nous, enthousiaste. Dans ce que vous décrivez, peut-être sommes-nous proches de ce phénomène : avec votre *mélomania*, vous produisez la musique qui se fait entendre, vous les incarnez (non, ils s'incarnent en vous qui n'êtes plus vraiment corps), de sorte que finalement vous pouvez dire :

*Et les sons maintenant nous écoutent.*

Les aveugles font les meilleurs accordeurs de piano.

\*

[...] *Le son est guérison.*

Dans cette grâce inattendue, là est la surprise, *thauma*, étonnement devant l'apparition surnaturelle de mystérieux sons thérapeutiques. On les connaît, pourtant ils semblent autres – non : ils n'ont simplement jamais été autant eux-mêmes qu'à ce moment. Le son est le même, c'est sa provenance qui apparaît changée, car elle s'est découverte à l'âme qui, inversant son œil, a inversé aussi son oreille. Dans cet état d'enthousiasme, d'extase, les sons qu'on appelle « musique » proviennent de l'intérieur de soi.

Il s'agit ainsi de l'étrange vécu réel d'un double renversement synesthésique entre la vue et l'ouïe : l'œil écoute, approfondit le dédale labyrinthique de l'oreille ; l'oreille voit, reçoit la lumière musicale comme un œil capable de rester grand ouvert devant un brûlant soleil d'éclipse. Vous l'avez déjà écrit dans *L'ouïe éblouie* : « il y a une oreille de lumière »... Un tel renversement ne peut survenir que chez une personne mélomane.

Peut-être aussi cet autre renversement ou cette anamorphose :

[...] *Ne plus savoir vivre sans  
Écrire. [...]*

Vous écoutez, mais restez auteure ; écoutant vous songez à écrire ; la cicatrice de l'œil est un texte tracé d'abord par l'opération chirurgicale sur le corps (« l'œil blessé... »), puis par le temps d'écoute musicale de la cicatrisation dans l'âme (« Plus de sang... »), la cicatrice comme une portée de partition ou une nébuleuse dans un firmament sombre.

Vous écoutez, pourtant corps et âme vous réclamez d'écrire, on croit lire un vœu – non, une promesse – non, un serment que vous vous faites. Et que vous réalisez déjà dans ce livre-partition. (Michèle, auriez-vous désiré écrire de la musique, si vous n'étiez pas musicienne à votre manière, « Musicienne de mots » ?).

\*

C'est par ce poème-prélude-inspiration que vous introduisez pour nous votre album mélomane de *photographies musicales*. Nous tournons les pages de votre viatique (tiens, j'avais déjà utilisé ce mot à propos de *Balbuciendo*), les pages du livre avec la « torche » viatique de la musique aimée.

Vous n'êtes pas un guide, pas Béatrice ; plutôt Dante, ou la torche de Dante, son feu.  
Encore ce beau vers :

*Il neige bleu dans la mémoire.*

Le chemin est âpre, l'angoisse restera présente (vous rappelez Rilke dans la dernière note que vous touchez, encore), cependant dans le noir la « torche » brûle d'un vif feu intérieur révélant sur la paroi de notre intérieur les reflets bleu neige du chemin parcouru. On ne saurait s'étonner de trouver en premier mouvement la cantate *Ich habe genug* de Bach.

On balbutie quelque peu dans les ténèbres, c'est ainsi. Mais on a la musique si on le veut (la musique nous a) : pendant de l'angoisse, elle aussi restera, efficace au chevet de l'homme souffrant, pénétrant dans l'abcès de notre douleur sa lance sanglante tenue par la troisième main de la grâce. C'est pourquoi, encore, « les sons [...] nous écoutent ». Ce livre donne écho à ce haut savoir humain.

Mathieu Hilfiger  
4-5 mai 2015

Michèle Finck, *La Troisième Main*, Arfuyen, 2015